

[poèmes]

Mirella Faubert

Numéro 135, 2012

La prière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faubert, M. (2012). [poèmes]. *Moebius*, (135), 147–150.

MIRELLA FAUBERT

penché sur d'autres lumières
ton visage fuit
le présent se vide de sa substance
tu deviens demain

j'aurais pu mourir jusque-là
tenir ta main
la poussière est brève
et l'heure éclate

j'aurais pu mourir jusqu'à toi
les arbres ont fondu
ton rire en sève magnifique
brouille les pistes

je cherche dehors
ce qui n'est plus
que terre foulée aux pieds
tous les combats réunis
en un seul être
et le vent
qui claque contre nos tempes

une inquiétude
de quoi mourrons-nous
une fois les poisons épuisés
tu ne réponds rien
fixes nos mains
sauvages parmi la foule

la gloire est un bien fade présent

que faire
sinon chercher
un lit comme un temple
où mourir est une promesse

je voudrais taire
ces voix qui craquent
ces bruits de pas
qui nous réveillent en pleine espérance

à bout de force
tu fouilles les sens
tes dents mordent la terre humide
les moissons fertiles
s'avancent en refrains écarlates

les soifs protègent nos vies
à l'unisson ton corps capitule
et sèche les venins

chaque enfance qui ploie
contemple son gisant dis-tu
mais les matins chauds de l'automne
emportent pourtant si vite nos cœurs

tu collectionnes
les rires des enfants
de tout petits bibelots
posés sur l'aventure

la fuite
te rapproche de l'instant

un détail disperse les transparences
et trace ta cinquième saison

jusqu'à ce que les feux
allument nos gorges
nos corps se tordent
chênes centenaires
des écureuils plein les branches

notre image vacille
devant l'œil gris

des coups ravagés
à la sortie du ciel
nous marchons
en des déserts d'os fondus

l'absence de dieu
finalement

qui donc t'avait promis
l'éternité

même le silence
a ses mémoires
que rien ne peut contraindre

une bourrasque
remet en ordre le monde